

CAI SS 47
69C17

Government
Publications

CANADA 200

3 1761 11710116 2





Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761117101162>

CANADA 200

CAI SS 47
69C17

Numéro spécial		Special Issue
Communication	2	Communication
A nos lecteurs	4	To our readers
A vive allure	5	The action in 1968
Mieux se connaître les uns les autres	6	To know each other better
Notes d'harmonie et de rapprochement	8	Music breaks the language barrier
A la lumière des faits les préjugés s'envolent	14	A challenging experience in biculturalism
Le nord invité du sud	18	Visit to the outside world
Recherches: voyages-échanges	22	Research: travel and exchange
Bain de soleil et de pluie	24	Beachy Cove in sunshine ...and in Newfoundland Mist
"Mademoiselle voulez-vous danser"	26	"Mademoiselle voulez-vous danser"
Lignes directrices: voyages-échanges	30	Guidelines: travel and exchange

Reportage: Jean Bruce: Reports
Gregoire Marcil

Editorial: René Préfontaine: Editorial

Recherches: Frederick E. Walden: Research

Design: Eiko Emori: Présentation

Photographies: Office national du film

National Film Board: Photographs

“... Le caractère et la mentalité des Ontariens ont accaparé mon attention en tout premier lieu. Je m'imaginai que les gens d'origine anglaise différaient de nous par leurs us et coutumes, imaginez, alors, combien grande fut ma surprise en m'apercevant qu'ils vivaient tout simplement comme nous, gens d'origine fran-

cation ←

“... I just returned from St. Gabriel, Quebec. I was surprised to learn how large the families are in Quebec. Many of the families have six to ten children, and then one has to add the relatives – cousins, uncles, aunts and great-uncles – who are visiting each other and working together. They seem much more attached to each other than we are in Ontario. All the relatives of my host family treated me as if they have known me all the time. Everyone was so proud to have you come and visit his farm and teach you how to drive a tractor. On the other hand, it is amazing how some of these people can get around without a car. They seem to do so much with so little and really have fun...”

*Beverley Newburgh,
Welland.*

çaise, mais, qu'ils évoluaient dans un milieu différent. Dans le jour, des conversations analogues aux nôtres s'entament, les mêmes problèmes surgissent et pour les résoudre, on y emploie une simplicité de cœur que l'on retrouve chez les gens d'origine française. Dans les familles, les membres semblent vivre indépendamment les uns des autres, tout en restant unis par l'amour familial. Dans les foyers, les parents ont pleine autorité et l'atmosphère familiale est ce qu'ils en ont fait. Un autre point remarquable: je n'ai connu que des gens de religion protestante à Barrie, mais ils possédaient une foi à toute épreuve. Ils n'ont aucune fausse honte à réciter leurs prières devant des étrangers de foi différente de la leur; au contraire, en eux domine la fierté de leur croyance. C'est ainsi qu'à l'heure de la prière bien que de foi différente, nous nous rejoignons et nous nous comprenons. On sent que c'est une de leur raison de vivre.

J'ai vécu dans une ferme et dans un milieu très pauvre. Les gens m'y ont accueillie à cœur ouvert. Je n'aurais eu qu'à demander et ils m'auraient tout donné. L'hospitalité des Ontariens a quelque chose de spontané, de sincère et de simple à la fois. Ils étaient heureux de recevoir des gens de langue française, de s'apercevoir que nous leur ressemblions en tout point, que nous aimions notre pays, en somme que nous étions Canadiens tout comme eux. Cet échange a rectifié plusieurs erreurs qui avaient pris corps dans l'esprit des Canadiens autant d'origine anglaise que française. Il nous a permis à nous, jeunes étudiants, de côtoyer de véritables amis jusqu'alors inconnus. Il nous fait un immense plaisir de répondre à cette cordiale amitié. Merci de tout cœur...”

*Louise Gauthier,
Sorel, P.Q.*

“... Je n'ai qu'une conclusion à ceci: Si les séparatistes savaient ce qu'est leur Canada, peut-être changeraient-ils d'idée...”

*Gabrielle Lambert,
Ste-Adèle, Laurentides, P.Q.*

“... I was impressed with the research being done in Summerland, B.C., on the dwarfing of trees and the numerous ways to use up excess fruits... the powdered form of apple sauce and the various frozen desserts... After, we visited the Doukhobor community, had supper there, and our palates were treated to many Russian delicacies...”

*George Blagden,
Ville d'Anjou, P.Q.*

"... I was staying with a French family in Rimouski. People in Quebec seem happier than our people in southern Ontario. They don't seem to worry about things. There is singing and eating all the time. You get four meals a day and have to take at least two helpings. Quebec mothers are extraordinarily good cooks. Perhaps because the families are much bigger than ours, they get used to preparing a larger variety of recipes in large quantities..."

*Paul Mustard,
Welland.*

→ Communi

"... Comme les explorateurs, nous partons vers l'inconnu. Certainement la tâche nous est doublement facile, mais quand même c'est une expérience unique dans la vie d'un jeune et qui restera gravée dans sa mémoire pour toujours..."

*Philippe Moreau,
Ste-Anne, Comté Madawaska, N.-B.*

"... There are crosses on the roadsides, in the buses, everywhere in the village of Mont-Joli, a crucifix in every room. People sign themselves when passing in front of a church, yet I was surprised that they did not say grace at meals, at least in the family I lived with. In our protestant family we would never miss that..."

*Beverley Morningstar,
Ridgeway.*

"... While staying with a French Canadian family in St-Octave, I studied the ways of life of the people in Quebec. I found that life is carried on more independently there than in our part of Ontario... Every village within the surrounding countryside seems to form one separate unit without a clue of what is going on in the next village..."

*Vincent Marino,
Thorold.*

"... I was invited to two weddings at Rimouski, and I found them very different from what I have seen so far. In St. Catharines, I have been to Catholic as well as Protestant weddings so I thought I knew the rules of the ceremony. But in Quebec there were no bridesmaids, no best man... The bride and groom and all the guests get together in front of the church, long before the scheduled time for the ceremony and they just joke and chat along. One more thing I must mention: Quebec girls are much more fashion-minded than the girls in Ontario. Not only in well-to-do families but in ordinary families as well. Women and girls wear the latest in fashion and with exquisite taste..."

*Pat Paonessa,
St. Catharines.*

"... Les échanges sont de nouvelles connaissances en apprenant un nouveau mode de vie, de langue, en partageant idées et opinions. On recherche l'amitié avec un accent différent du nôtre..."

*Dorothy Bacon,
Macamic, Abitibi, P.Q.*

Nous sommes heureux de présenter ce numéro spécial de **CANADA 200** aux nombreux Canadiens que l'ancienne revue CITOYEN aidait dans l'orientation de leur travail social.

Par cette publication nous voulons renseigner nos lecteurs sur le programme "voyages-échanges" de 1968, initiative de la Direction de la Citoyenneté canadienne au Secrétariat d'Etat. De toute évidence ce n'est pas un rapport complet. Une publication de 32 pages ne suffirait certainement pas à raconter l'expérience vécue par plus de 16,000 jeunes voyageurs. Nous nous sommes limités à un seul secteur de notre programme, celui des agences bénévoles et, vous présentons cinq reportages accompagnés de photos.

En 1968, le Secrétariat d'Etat a subventionné 81 projets soumis par des agences bénévoles. Deux observateurs de l'extérieur ont étudié cinq de ces projets. Après avoir rencontré les jeunes voyageurs, noté leurs réactions, ils ont pu évaluer ces programmes. Vous lirez leurs rapports sur les voyages de l'Alberta, du Québec, de la Saskatchewan, de Terre-Neuve et de France.

Je profite de cette occasion pour vous remercier de la patience et de la compréhension que vous avez manifestées au cours des récents mois. Nous avons dû faire la révision complète de toutes nos publications et, nous sommes vus forcés de retarder la parution de ce numéro spécial traitant exclusivement des programmes "voyages-échanges". A l'avenir nous comptons publier **CANADA 200** sur une base trimestrielle.

Le Service de recherche sociale et d'éducation des adultes de la Direction de la Citoyenneté concevra et préparera pour vous ce périodique dont le but premier sera de vous tenir au courant des grandes questions et des développements qui surgissent dans le domaine social de la vie canadienne.

La Direction de la Citoyenneté du Secrétariat d'Etat a besoin de connaître vos impressions, vos difficultés et vos expériences pour que cette publication devienne l'outil efficace et précieux que nous voudrions qu'elle soit.

Jean H. Lagassé,
Directeur

We are pleased to bring this Special Issue of **CANADA 200** to the many Canadians who found our previous magazine, the CITIZEN, of assistance in their community work.

This publication is designed to report to you on the activities of one program area of the Department of Secretary of State, Citizenship Branch, the Travel and Exchange programs of 1968. It is not a full report—it cannot be, as an account of the experiences of 16,000 Canadians who participated in last year's Travel and Exchange programs would require more than one publication of 32 pages. It only attempts to introduce one dimension of these programs, the Voluntary Organizations' projects, through five written and photo reports.

In 1968, the Department of Secretary of State assisted 81 voluntary organizations' projects. Two independent observer-writers were asked to choose five of these projects, and to visit the participants and report on their experiences. The reports from Alberta, Quebec, Saskatchewan, Newfoundland and from France are their observations.

May I take this opportunity to thank you for your patience and understanding in the past few months while a general publication review prevented us from bringing to you our periodical. Although this publication on Travel and Exchange is a special issue, we are planning to publish **CANADA 200** on a quarterly basis. It will be designed and prepared by the Social Research and Adult Education Services of the Branch with the sole purpose of keeping you informed of issues and developments in the social aspects of Canadian life. The Secretary of State, Citizenship Branch, sincerely hopes that you will share your impressions, problems, and experience with us, and so participate in the development of a valuable and effective publication.

Jean H. Lagassé,
Director

The action in 1968 A vive allure



Between March 31st, 1968 and 1969, more than 16,000 Canadians went on "travel and learn" expeditions. They have been explorers in three major travel and exchange programs supported by the Department of the Secretary of State. In the federal-provincial Young Voyageur program, high school students travel in groups of 24 during the summer months, each group with two adult escorts. Destined for a province other than their own, each student lives with a family there for a full week, sharing in activities and community events. Last summer, 3,360 Canadians took part in this education adventure.

A much larger number, 11,364, participated in the program for voluntary agencies. In this category, organizations with plans for group travel involving meaningful exchange make application to the Department for technical advice and/or financial assistance. Along with great variation in types of projects, there are always more applications than can be fulfilled, but all submissions are carefully examined before decisions are made. In the international program, the Department seeks to encourage projects designed to help Canadians understand better their place in the international society, and through observation abroad acquire insights which will help them become better citizens and leaders in Canada. In the past year there were 840 participants.

Le Canada n'a pas encore d'explorateur spatial mais l'été dernier, de nombreuses expéditions marquées au sceau de la découverte ont permis à plus de 16,000 Canadiens de parcourir le pays. Trois "satellites" étaient à leur disposition grâce au programme des "voyages-échanges" du Secrétariat d'Etat.

Le programme fédéral-provincial des Jeunes Voyageurs s'adresse aux élèves des écoles secondaires qui voyagent au cours de l'été, par groupes de vingt-quatre, escortés de deux adultes. Chaque voyageur est l'invité d'une famille dans une province autre que la sienne avec qui il partage les péripéties de la vie quotidienne. L'été dernier, 3,360 jeunes ont tiré avantage de cette initiative.

Beaucoup plus nombreux – 11,364 – sont ceux qui ont profité des programmes élaborés par les organisations bénévoles. Cette formule permet aux organisations qui projettent un voyage en groupe, orienté vers l'échange, de faire une demande au ministère pour recevoir l'aide technique et/ou l'assistance financière dont elles ont besoin. Les demandes sont aussi nombreuses que variées mais chaque projet est l'objet d'une étude sérieuse.

Par son programme international, le Secrétariat d'Etat subventionne les projets dont le but est d'aider les Canadiens à mieux comprendre leur rôle dans le domaine international et à acquérir par des voyages à l'étranger les connaissances qui leur permettront de mieux remplir leur devoir de citoyen. Au cours de l'année, 840 voyageurs ont bénéficié de ce programme.

To know each other better

Editorial

"... My trip will remain one of the unforgettable events of my life. I have made many dear and long-lasting friends and have been able to see the real beauty and breadth of this country. But, most important, I feel that, in meeting, knowing and understanding people of my age from both Quebec and the other extremities of Canada, I will be able to understand and deal with the problems of Canadians in later life ..."

Such is the impression of a student who has participated in a Travel and Exchange Program. He was one of over 16,000 Canadians who lived a similar experience in the summer of 1968. They travelled to and from every part of Canada; they lived in homes as members of their host family; they convened in camps, on university campuses, in youth hostels. And they engaged in the best kind of communication: face to face ... at the breakfast table ... on tours ... at social functions ... in the church. By participating in travel and exchange programs, they have responded to a profound conviction of Canadians today: that Canada's problems will not be solved on paper unless they are first solved in the heart.

The second century Canadian is constantly made aware of the presence, in every part of Canada, of other Canadians both similar and different, with their own habits, environment and culture. He is concerned with and involved in the problems of his fellow Canadian. Hence, the desire to know him better, and in order to accomplish this, to visit him, and to be his host.

To know and to understand ... such is the deep motive for travel and exchange as it should be practised. "To understand" does not necessarily mean to completely agree with the host's way of life and of thinking, and to be in complete sympathy with them. Rather, to understand is to be profoundly imbued by the thought that, while the other person's ways may be different from ours, he has the absolute right to be different without being judged

unintelligent or guilty for it. It means acquaintance with and respect for other value systems, other ways of being. And does this not, at the outset, introduce the element of sympathy, extended to all men, the only hope in return being that of reciprocity?

The constitutional debate, the arguments of separatists, the regional economic disparities, the fate of Canadian Indians and Eskimos are of great concern to today's youths and incite them to go in search of means to solve their country's many problems.

These are the main motives for engaging in travel and exchange. But there are a thousand conceptions of what travel and exchange should be. To many, travel and exchange is still mainly travel for its own sake, or it is travel as a means to get to a conference, or it is travel as in a tour. The assumption however that it must lead to "understanding" means that the emphasis must be on "exchange" rather than on travel. It presupposes providing acceptance of other human values. This does not come easily, because acceptance is not exclusively the product of an intellectual, rational exercise, but of an emotional one, through which one has, to some degree, to suffer, or at least, to live. It involves dialogue ... a prime source of true understanding.

Such is, basically, the philosophy guiding post-centennial travel and exchange programs. Canada, as a physically vast, bilingual, multi-cultural entity has problems uniquely its own that can only be solved by collective effort involving the government itself. This involvement is based on the strong conviction that exchange of persons is one of the most effective means of creating a firm base of understanding and solidarity between Canadians. It is not based on altruism, although there is some idealistic pressure behind such a venture. This exchange program is based on the hardheaded recognition that it is a good investment in Canada's future.

Government action in the field of travel and exchange takes the form of three major programs. First, the Young Voyageur Program is a federal-provincial endeavour under which high school

students travel during the summer months. The students are hosted in a province other than their own and live with a family for a full week. Each province receives the same number of groups that it sends to other provinces. Second is the Program for Voluntary Agencies, under which voluntary organizations may obtain technical and financial assistance for their own projects. And, finally, the International Program is designed to encourage cultural exchanges on the international level.

The focus in all those programs is on the educational and exchange aspects. A good deal of time and effort, through research and liaison, is put into the strengthening of those aspects of the programs so as to maximize their impact. A great deal of research needs to be done, of course, before the extent of attitudinal changes and understanding that are provided through those programs is known. More needs to be known also about the longevity of those changes and of the friendships that are developed. All indications are, however, if we are to believe the testimony of those most directly concerned—the young participants, that the programs do have a tremendous impact and that they do meet most of the expectations of their sponsors. The following extract from a young voyageur's letter is an eloquent testimony: "... Canada means something more to me now and I want to get to know it better. Although I can now say that I have travelled from coast to coast, travelling is not enough. To know a country, you must get to know and understand its people first".

As Prime Minister Trudeau has said many times recently, "What we need in this country is to know each other better".

Mieux se connaître les uns les autres

Editorial

"... Mon voyage demeurera un des événements inoubliables de ma vie. Je me suis fait plusieurs amis très chers, très fidèles et j'ai pu à loisir admirer la beauté, la magnificence de ce pays qui est le mien. Plus merveilleux encore, ces rencontres avec des Canadiens de mon âge dans toutes les parties du Canada m'ont permis de faire connaissance, de m'arrêter à l'individu, d'écouter, d'échanger, de comprendre et de saisir la dimension sociale de mon pays. Cette nouvelle optique dans laquelle je perçois le Canada me prépare à contribuer plus positivement à la solution des problèmes de mon pays."

Telle est l'impression d'un étudiant qui a participé au programme "voyages-échanges". Il est un des seize mille jeunes Canadiens qui ont vécu une expérience semblable au cours de l'été soixante-huit. Ces jeunes ont parcouru le pays de part en part partageant la vie des familles hôtes; ils se sont retrouvés dans des camps, des campus universitaires, des auberges de jeunesse. Ils ont entamé un dialogue franc, sans intermédiaire... autour de la table familiale au petit déjeuner... en excursion... au cours de réceptions mondaines... à l'église.

En participant à ce programme "voyages-échanges" ils endossaient la thèse de plusieurs Canadiens: les problèmes du Canada ne seront résolus sur papier que s'ils ont d'abord été résolus dans le cœur de chacun.

Le citoyen canadien de 1969 est conscient de la présence dans tous les coins du pays d'autres citoyens à la fois semblables à lui mais différents par leurs coutumes, leur mode de vie, leur culture. Et, plus ou moins consciemment, il s'inquiète, il se sent solidaire des problèmes de ses concitoyens. De là, ce besoin de les connaître mieux et pour ce faire de leur rendre visite, de les recevoir chez lui. Faire connaissance pour comprendre... voilà le mobile des "voyages-échanges". "Comprendre" ne veut pas nécessairement dire être entièrement d'accord avec la façon de vivre ou de penser de son hôte pas plus qu'être en parfaite sympathie avec lui.

Comprendre, c'est plutôt respecter le droit strict qu'à l'autre d'être différent, c'est

rechercher dans cette différence un facteur d'enrichissement à sa propre conception de la vie, c'est accepter l'autre tel qu'il est. Ce respect de l'autre n'est-il pas la meilleure garantie de compréhension, sinon d'acceptation des valeurs de l'autre et, finalement, d'échange d'amitiés vraies.

Le débat constitutionnel, les arguments des séparatistes, les disparités économiques régionales, le sort des Indiens et des Esquimaux canadiens, préoccupent grandement notre jeunesse et l'incitent à rechercher les solutions aux nombreux problèmes de son pays.

Tels doivent être les soucis primordiaux qui incitent le jeune Canadien à entreprendre un "voyage-échange". Devant cette "aventure-découverte" il y a mille et une attitudes possibles. Pour plusieurs le "voyage-échange" n'est qu'un voyage ou une façon économique, intéressante de se rendre à une conférence, ou encore un voyage-excursion. Toutefois le but premier étant la compréhension de l'autre, il va de soi que l'accent doit être mis avant tout sur l'échange. Cela présuppose une disponibilité de cœur et d'esprit face aux valeurs de l'autre. Ceci n'est certainement pas facile puisque accepter n'est pas exclusivement une opération de l'intelligence, mais une opération qui met en branle tout l'appareil émotif de l'individu; c'est une expérience qu'il faut vivre pour la comprendre vraiment. Elle exige avant tout la capacité de dialoguer, source première de compréhension.

Voilà les principes de base de nos programmes "voyages-échanges" post '67. En raison de son immensité, de son caractère bilingue, multi-culturel, le Canada a des problèmes qui lui sont propres et qui ne seront résolus que par l'effort collectif des Canadiens, stimulés au départ par la participation du gouvernement. Cette participation est basée sur la conviction profonde que l'échange de Canadiens est le moyen le plus sûr d'établir un réseau de compréhension et un sentiment de solidarité parmi les citoyens. Ce n'est pas fondé sur un sentiment d'altruisme même si derrière ce "grand risque" on retrouve une teinte d'idéalisme. Ce risque, nous l'acceptons, convaincus que

c'est le meilleur placement que puisse s'offrir le Canada pour bâtir son avenir. Le gouvernement a mis sur pied trois programmes principaux de "voyages-échanges".

Le programme du Jeune-voyageur. C'est une entreprise à participation fédérale-provinciale à l'intention des élèves du cours secondaire, leur permettant de voyager durant les vacances d'été en groupe de vingt-quatre, escortés de deux adultes. Pendant une semaine ces jeunes sont accueillis par une famille dans une province autre que la leur. Chaque province reçoit autant de groupes qu'elle en envoie dans les autres provinces.

Puis le programme des agences bénévoles par lequel celles-ci peuvent obtenir une aide technique et financière pour réaliser leurs propres projets. Enfin, le programme international, destiné à stimuler les échanges culturels internationaux. Tous ces programmes sont axés sur l'aspect échange et éducation. Nous consacrons beaucoup de temps et d'énergie à la recherche et à la liaison pour renforcer cet aspect échange-éducation de nos programmes. Evidemment il faudra encore beaucoup de recherche avant de pouvoir établir et mesurer les changements d'attitude que ces programmes auront déterminés. Il faudrait également pouvoir évaluer dans le temps l'impact véritable de ces échanges sur le plan des changements d'attitude et de la solidité des amitiés nées de ces rencontres. Toutefois, du témoignage même de nos jeunes voyageurs nous avons tout lieu de croire que nos programmes les marquent profondément et répondent aux espoirs de leurs parrains. L'extrait qui suit de la lettre d'un jeune voyageur en est un témoignage éloquent: "... Le Canada signifie quelque chose de plus pour moi maintenant, et je veux le connaître encore davantage. Même si maintenant je peux dire que je l'ai parcouru d'une côte à l'autre, je me rends compte que voyager n'est pas suffisant. Connaître un pays c'est d'abord connaître et comprendre le peuple qui l'habite."

Comme l'a fréquemment répété le Premier Ministre Trudeau, "Ce dont nous avons le plus besoin dans ce pays c'est de nous connaître mieux."

Music Notes breaks d'harmonie et the language de rapprochement barrier

For five hours every day in the first three weeks of July, 1968, rousing music of a brass band in rehearsal drifted over the rolling ranch country around Water Valley in the Alberta foothills. Ranging from adaptations of "Swan Lake" to "Salute the Duke!", from "Vive la Canadienne" to the film score from "Born Free", the music emanated from an energetic thirty-four-piece band made up of seventeen teenagers from Alberta and British Columbia and seventeen from Quebec.

Their vacation home, the Silver Creek Intercultural Band Camp, was in its third year of operation this summer. It began as a Centennial project, and continues to be run by Hank Roessingh and his wife of Calgary with the purpose of promoting mutual understanding between Quebec and Western Canada. The two Albertans have a long experience of camping and share the strong belief that merely bringing people of different cultures together is an inadequate and half-way measure. To make them interact through exchange programs, they need a common goal which is attractive to both groups and





which is unobtainable by either without the participation of the other. At Silver Creek, the common goal was a first-class intercultural band.

Only one of the Quebec musicians, Denis Carpentier, had been in Western Canada before. After the long journey from Montreal to Calgary, the French-speaking Canadians were full of vivid first impressions of the treeless hills surrounding Calgary, the fifty-five mile bus drive through the foothills, and the snow-capped Rockies silhouetted against the western sky, so different from the rounded, tree-covered slopes in southern Quebec. As they entered Water Valley, with its forested slopes and beaver ponds in the little Indian River, they found the great stands of lodgepole pine new and striking. The ranch itself, with steep, wooded hillsides, broad pasture and a winding creek – Silver Creek – filled them with delight. They were especially excited by the chance to take riding lessons from the ranch cowboy. At the camp, in the cool of the early morning, everybody had a chance to ride for an hour or more, and everybody did.

First impressions of any new place are usually of the most immediate things, and at Silver Creek, one of the early comments was on the different taste of western beef. Then, all the newcomers to the west found that the dry atmosphere in the unaccustomed altitude affected their skins. Their mouths felt dry, and it was hard to blow their musical instruments. This dryness also affected various instruments, and the only oboe player in the band had to switch to a clarinet after the reed in his oboe dried out and cracked. The actual composition of the band was unavoidably left to chance. The campers were selected for their musical achievement, and not according to their performance on any particular instrument. By sheer good fortune all the essential instruments were represented in the 1968 Silver Creek Band, although the conductors would have preferred a different distribution, with more trumpets, and fewer flutes and french horns. As it stood, however, the band consisted of seven flutes, one oboe (whose player was forced to switch to a clarinet), eight clarinets, three trumpets, two alto-saxophones, six french horns, one trombone, three baritone horns, one tuba, and two percussion-players. While extra instruments were available through one of the Calgary high schools, few of the campers were proficient in more than one instrument, so the band's distribution went unchanged. Westerners and Quebecers alike were enthusiastic about their band. Their attitude towards rehearsals and preparations for a concert at Banff was most professional, although musically the two groups were not as well matched as they might have been. Most likely, the method of selection was responsible for this difference. The Quebecers were chosen by the province-wide Association des Fanfares Amateurs, on the basis of musical achievement. Ten of the seventeen picked for the intercultural band were award winners of Quebec

music festivals and all received scholarships. In Quebec, local bands flourish in communities of 20,000 people or less, and the scholarship winners were drawn from such places as Asbestos, Victoriaville, Thetford Mines, Grand'Mère, Alma and Arvida.

In Alberta there are few local bands and no provincial band or bandmasters' association. Interested teen-agers play in school bands during school hours and not in municipal bands as in Quebec. Individual school principals recommended their school's top musicians, but interest had not been widespread. Sixteen of the western students were drawn from four high schools in Calgary and one from Salmon Arm, B.C.

The result of these methods of selection was that when the two groups met in joint rehearsals, it was generally agreed that the Quebec musicians were more advanced, and more serious about their music. For example, while the western participants felt that the music program was challenging, the Quebecers disagreed. Such disagreement didn't lead to any real friction between the musicians; it might have improved the quality of their performance to a great degree. The different manner of selection had another indirect result in that the French and English campers came from quite dissimilar environments. The majority of westerners were city people. The Quebecers, on the other hand, came from small towns. And while Quebec teenagers from areas around Montreal or Quebec city might well have had some basic conversational English, these Quebecers spoke almost no English when they arrived at Silver Creek. Since the westerners spoke even less French, communication was a real challenge to the whole group. But it didn't break the camp spirit.

Among the westerners there was a brave soul, Fern Derie, camp counsellor, who said in the first week: "Sometimes you even forget there's a language barrier, and when you do, you suddenly catch yourself speaking half in English and half in French."

Another Calgarian, Martsy Flegel, determinedly spoke French all afternoon to the group she guided around the Stampede and said afterwards: "There is satisfaction in meeting the challenge and making yourself understood in such a situation."

Other westerners were shyer, admitting: "You feel scared to say anything at first even after taking French for years in the school. They don't teach you the right idioms in school."

One Calgarian had his own solution to the problem: "If you want to learn French, it's best to learn it from a girl." And this time there was no disagreement from either side.

So, real efforts were made on both sides. The result was that at the end of the first week, players at the ping-pong table could be heard shouting the score in both languages. Nevertheless, the French visitors seemed to make more progress

with their English than the westerners with their French, but this was predictable on the Albertans own home ground. But many of the campers questioned teasingly: "What will happen in August when twenty Albertans will attend a 'twin' band camp in Asbestos, Quebec?"

One early development at the camp was the interchange of songs in both languages. The camp counsellors were kept busy writing down the words of popular songs like "Ils ont des chapeaux ronds", "Michelle", "Chevalier de la table ronde", "Bottle of Wine" – which became a special favourite and soon existed in both languages – "Four Strong Winds", "Greenback Dollar" and "Three Clay Pigeons". The common body of songs built up during the first week was quite adequate for meal periods, when everybody sang a great deal before and after eating, but it was not sufficient to sustain a camp-fire sing-song on the fifth evening. As their repertoire was exhausted, the group gradually fell silent and sat listening to a talented westerner singing international folk songs, accompanying himself on his guitar. While it was quite entertaining, the lone singer could not break the stillness of the night in Water Valley.

Language problems did not deter the Roessinghs from holding group discussions they had planned as an essential part of the Silver Creek program. The discussions were scheduled for the beginning, middle and end of the two-week camp and were held in the main lodge, in the high-ceilinged, pine-panelled room where the campers ate their meals, congregated in bad weather and sat late at night in conversation around a large open fire. The discussion periods were the only times during the camp that easterners and westerners were separated into groups. They were asked to consider a number of questions put forward by the staff and by individual campers themselves.

Seated at tables at opposite ends of the room, the groups were strikingly different in appearance and behaviour during the discussions. The French-speaking Canadians were decked out in all the finery they had accumulated at the Stampede midway, and they sprawled across their tables and benches debating furiously among themselves on every point. The western group, much more self-conscious, talked in low voices and drafted their ideas with great deliberation. Each group appointed spokesmen, and any necessary translation was done by the bilingual camp program director, René Rivard.

One discussion ranged freely over French and English attitudes to one another, while the Roessinghs attempted to make clear the essential difference between hostility and rivalry. A question about music in the school curriculum brought out the fact that, in Quebec, no music was taught in school hours until very recent years. When westerners commented on the fact that there were only two girls among the seventeen Quebecers, they discovered that boys and girls are educated separately in Quebec,

that there are no bands in girls' schools, and few girls play in municipal bands. The conversation veered temporarily onto the place of women in Quebec society and then developed into a discussion of provincial school timetables. To their surprise, the two groups found the Quebec and Alberta school systems so different that it was difficult to make meaningful comparisons.

At another discussion, there was talk of human rights. A spokesman for the English group said idealistically that "everyone should be equal, but no one should harm anybody else by asserting his rights." The more realistic Quebec spokesman commented, "There is a lot of talk about equal rights, but not every minority group manages to assert them, and, in practice, the size of a group determines its rights". Interestingly, no specific question about Quebec separatism was raised at the first or second discussion.

were equally at home with both groups of teenagers. Particularly important was René Rivard, the program director, who had spent the previous summer in Silver Creek as a conductor. As manager of a Manpower centre in Quebec, Rivard had, for many years, recruited and trained musicians for the Victoriaville band. The two conductors who travelled with the Quebec group were highly qualified people. Ernest Huard was President of the Quebec Bandmasters' Association, and the man in charge of music for the Asbestos regional school. Lorenzo Perron, a social counsellor at the Aluminium Company of Canada in Arvida, was President of the Association des fanfares amateurs du Québec, the organization which co-ordinated the music camp project. The third conductor, Cy Pecksen, a Calgary teacher of French and music, had no problem working with either group of campers.



The language barrier in private conversations made sophisticated argument very difficult. To several campers, who found the second language hard going, the five hours' daily music practice came as a relief. One Quebecer, Richard Harvey, said thankfully: "In music we all understand each other and we don't need English or French." Basically, he was supporting the Roessinghs' belief in the importance of a mutual goal for people of different cultures. Without the daily band practice sessions, mixing would have been much slower.

The camp's success depended heavily on three bilingual staff members from Quebec, who were spending their annual summer holiday teaching at the camp and

By the end of the camp the foothills around Water Valley resounded with the words: "Vive la Canadienne! Vole, mon Coeur, Vole! Fly my Heart, Oh fly away! Here's to La Canadienne! And her sweet eyes so gay..."

It did not sound strange at all over Silver Creek.

Pendant les trois semaines de juillet 1968 les collines de Water Valley résonnèrent à la musique d'une fanfare de 34 jeunes musiciens. Dix-sept d'entre eux venaient du Québec, dix-sept de l'Alberta et de la Colombie-Canadienne.

Nous sommes au Silver Creek Intercultural Band Camp, où pour la troisième année monsieur et madame Hank Roessingh de Calgary, réunissent des adolescents du Québec et des provinces de l'Ouest. Ils ont cru qu'il n'était pas suffisant de réunir deux groupes, de leur offrir un site enchanteur, un cadre de vie exceptionnel pour qu'automatiquement naissent la bonne entente et l'amitié. Ils ont donc conçu l'idée merveilleuse de les faire travailler ensemble par le truchement de ce langage universel, la musique. C'est un travail d'équipe, un travail sérieux, couronné par un concert à Banff où la fanfare de Silver Creek doit faire bonne figure.

On se fait un répertoire commun de chansons. Mais, à un moment donné, on devient sérieux. Monsieur et madame Roessingh sont déterminés à organiser des discussions. C'est d'ailleurs les seuls moments où le groupe se sépare. Les Québécois dans leur attirail du Stampede qu'ils ont visité la veille occupent un bout de la salle. Les vrais cowboys de l'Ouest, l'autre bout.

D'abord, on discute de l'attitude des Canadiens français et des Canadiens anglais les uns pour les autres. Tout y passa, le statut de la femme au Québec, la place de la musique dans le curriculum; on constata que les deux systèmes scolaires étaient tellement différents qu'on pouvait à peine les comparer.

Ensuite, les droits de l'homme. De l'Ouest, on retient que les hommes sont égaux mais qu'aucun n'a le droit de léser l'autre pour affirmer ses propres droits. Du Québec, on s'inquiète des minorités, "l'im-



Mais la musique est un prétexte. L'objectif du camp est avant tout de susciter une compréhension mutuelle entre le Québec et les provinces de l'Ouest. Et si la musique les réunit, bien des choses les séparent. La langue d'abord; les représentants du Québec étant de milieu semi-urbains savent à peine l'anglais; les autres, pas du tout le français. Malgré les difficultés du début, de part et d'autre on se prend au jeu et on parvient à se connaître. Quand on a également des mains et des yeux et un cœur qui veut, l'autre comprend toujours. D'ailleurs un adolescent de Calgary exprime ceci très bien: "Si tu veux apprendre le français, ça va beaucoup mieux avec une fille".

D'autre part la sélection des candidats ayant été faite différemment au Québec et en Alberta il fut difficile de former un groupe musical équilibré. On réussit quand même à trouver l'harmonie. Finalement les campeurs sont très fiers de leur fanfare.

portance du groupe détermine ses droits". Fait à noter, aucune mention du séparatisme.

Et les collines de Silver Creek toutes heureuses de répéter "Vive la Canadienne, Fly my Heart, Here's to la Canadienne!"

les préjugés s'envolent

Résultat d'une bouleversante aventure à Halifax en octobre 1967, la Conférence *Hi-Y* de Sherbrooke en avril 1968 présentait un ambitieux programme à 130 adolescents venant de toutes les parties du Canada. Le sujet de cette conférence: "L'adolescent canadien et le biculturalisme". La période de six mois entre les deux événements fut marquée par une activité intense en vue de l'organisation de la conférence.

Tout cela remonte à la Conférence *Hi-Y* d'Halifax en octobre dernier. La ville de Sherbrooke était représentée par quatre finissants du High School protestant de langue anglaise. Ils avaient été stupéfaits par les questions que posaient les délégués des provinces Maritimes au sujet du Québec. Dans toutes les discussions de groupe, on en arrivait toujours à parler du Canada français et les représentants des Maritimes se demandaient ouvertement pourquoi des anglophones persistaient à y demeurer. Les relations entre Québécois de langue française et de langue anglaise n'étaient-elles pas tendues au point que les Anglo-Canadiens devaient, par mesure de prudence, circuler en groupe? N'était-il pas vrai que les Canadiens anglais évitaient de sortir sans armes de défense après neuf heures le soir? Dans ces circonstances difficiles, pourquoi donc l'élément anglais restait-il à Sherbrooke, au Québec?

Ce tableau reflétait si peu la vie paisible des Cantons de l'Est que les délégués du *Hi-Y* de Sherbrooke sont rentrés chez eux résolus à inviter les gens mal renseignés des Maritimes à venir constater la vérité sur les lieux mêmes.

Sous l'impulsion de M. Ben Hannan, directeur exécutif du YM-YWCA de Sherbrooke l'initiative a pris les proportions d'une réunion *Hi-Y* à l'échelle nationale en attirant à Sherbrooke 130 adolescents canadiens qui verraient eux-mêmes comment, sans conflit apparent, les éléments anglais et français pouvaient vivre côte à côte, dans une petite ville.

Les organisateurs décidèrent que la Conférence durerait cinq jours et aurait lieu la semaine après Pâques. Quatre confé-

renciers exposeraient la situation de la collectivité québécoise d'autrefois et d'aujourd'hui. On examinerait quelques opinions divergentes qui ont cours au sujet de l'avenir de la province. Des finissants de l'Université de Sherbrooke défendraient les positions des nationalistes et des séparatistes tandis que deux historiens, l'un d'ascendance française, de l'université McGill, et l'autre d'ascendance anglaise, de l'université Bishop, soutiendraient la Confédération. On s'efforcerait, autant que possible, de loger les délégués dans des foyers francophones.

Tous les YM-YWCA provinciaux au Canada ont été invités à choisir dix premiers de classe, de 15 à 18 ans, capables de s'exprimer assez bien en public pour pouvoir communiquer leur expérience au retour de la Conférence. Monsieur Hannan a précisé qu'il voulait des délégués de choix et qu'il ne fallait pas écarter les étudiants ne faisant pas partie du YM-YWCA. Parmi les 130 délégués choisis, 45 n'étaient pas membres de cette organisation.

En plus de posséder les qualités requises, les candidats heureux devaient être assez habiles et assez intéressés pour trouver dans leur propre milieu des sommes d'argent variant de \$20 à \$50 par délégué, selon la distance qui les séparait de Sherbrooke. Le solde des frais de voyage était comblé par un octroi du Secrétariat d'Etat pour les "voyages-échanges" d'étudiants.

L'une des principales difficultés des organisateurs de la Conférence *Hi-Y* était de trouver les \$3,000 que monsieur Hannan avait fixé comme contribution du club hôte de Sherbrooke.

Les solliciteurs ont assez bien réussi et sont venus près d'atteindre leur objectif. Toutefois leurs entrevues avec les hommes d'affaires de Sherbrooke leur ont fait comprendre que leurs relations personnelles étaient, en somme, limitées à l'élément anglophone. Il leur était difficile de persuader des hommes d'affaires inconnus et les membres du *Hi-Y* ont constaté que leur manque de connaissance du français était un obstacle au succès de

experience in biculturalism



leur démarche.

De nouveau on a dû constater l'existence d'une cloison étanche entre les deux groupes linguistiques de la ville, lorsque monsieur Hannan et son club ont entrepris, trois mois avant la Conférence, de trouver des familles francophones disposées à loger des étudiants de l'extérieur. Malgré le petit nombre de leurs connaissances en milieu francophone ils parvinrent à loger 40 pour cent des visiteurs dans des foyers francophones. De 10 à 15 pour cent furent logés chez les francophones et les autres furent facilement logés chez les anglophones.

Plusieurs semaines avant la Conférence monsieur Hannan et ses aides ont mis à

la poste 130 exemplaires de l'ordre du jour détaillé avec des photocopies d'articles de revues et de coupures de journaux sur la question. Chaque délégué était prié d'aller voir, dans son propre milieu, une personne qui avait visité la province de Québec l'année précédente. Tous les délégués avaient fait des recherches préparatoires; mentionnons la délégation de la Saskatchewan qui s'était le mieux préparée. Certains étudiants des provinces Maritimes non contents de lire les informations sur la province de Québec s'étaient renseignés sur les Acadiens, et quelques Manitobains apportaient des données sur le centre francophone de Saint-Boniface.

Le mardi 20 avril, la Conférence s'ouvrait par les trois principaux exposés, chacun suivi d'une période de questions et de discussion en groupe.

Dès le premier soir, tous les visiteurs étaient au courant de l'éventail de positions que suscitait dans la province de Québec la question constitutionnelle. Ce soir-là, deux finissants de l'Université de Sherbrooke ont provoqué un émoi considérable en présentant le point de vue des nationalistes et des séparatistes du Québec. Jean-Réal Couture, qui défendait en anglais le point de vue nationaliste devant l'auditoire, a suscité une discussion violente et des interpellations fréquentes pendant son exposé de quinze



minutes. Les visiteurs ont été étonnés de constater que leurs hôtes de Sherbrooke étaient incapables de riposter aux orateurs nationalistes et séparatistes dans leur propre langue. Lorsqu'il a fallu interpréter les commentaires de l'orateur séparatiste, personne, parmi les membres du Hi-Y de Sherbrooke, ne put remplir cette fonction. Les délégués ont également été fort surpris et déçus de l'absence d'étudiants de langue française à la Conférence. De nombreux délégués espéraient rencontrer des Canadiens de langue française afin d'entamer des discussions avec des jeunes de leur âge et de se former une opinion.

Les visiteurs ont constaté, au contraire, qu'il y avait peu de rapports entre les deux éléments à Sherbrooke. Les membres du club Hi-Y, tous étudiants du High School protestant de langue anglaise, vivaient, se distrayaient et poursuivaient leurs études dans un milieu anglophone, entre eux au sein d'une ville dont la population est française dans une proportion de plus de 80 pour cent. Une tournée des magasins de Sherbrooke a peut-être expliqué une des raisons pour lesquelles l'élément anglophone pouvait conserver son caractère unilingue. Les visiteurs voulaient pratiquer leur français avec le personnel des magasins mais celui-ci, plein d'égards, répondait aussi-

tôt en anglais. Certains délégués s'obstinèrent et l'un d'eux, originaire de l'Ouest, frappa à la porte de l'Ecole normale de Sherbrooke. C'est alors qu'une aimable religieuse, pendant une heure, lui fit visiter l'institution en lui fournissant toutes les explications en français. Un autre s'égarait, et retrouva le chemin de la Conférence en demandant des indications en français. Deux autres délégués déplo- raient dans un café du bas de la ville de n'avoir pas trouvé abri dans un foyer francophone. Un Canadien de langue française qui avait surpris leur conversation les invita aussitôt à venir chez lui. La discussion en groupe à la conférence porta sur les constatations que les délé-

gués avaient faites à Sherbrooke et, en général, sur le problème des minorités et de leurs droits linguistiques. Si l'anglais et le français étaient acceptés partout au Canada comme langues officielles, quels droits devrait-on accorder à l'Ukrainien, demanda un délégué de l'Ouest? Et que dire des Italiens, ajouta un délégué de Toronto, pendant qu'un autre groupe discutait des droits des aborigènes du Canada, c'est-à-dire les Indiens et les Esquimaux.

Le vendredi 19 avril, la Conférence prenait fin et deux semaines après sa rentrée au foyer, chaque délégué recevait un questionnaire dans lequel monsieur Ben Hannan, de Sherbrooke, demandait des commentaires et une critique. Les réponses dénotaient un enthousiasme sans borne. "Toutes mes opinions au sujet du Canada français sont changées" écrivait un étudiant des Maritimes, ce qui justifiait du même coup la Conférence destinée à l'origine aux gens des Maritimes. "Pour comprendre le problème du Québec, il faut vraiment y vivre" écrivait un délégué de la Saskatchewan, tandis qu'un représentant de l'Ontario avouait: "Pour la première fois, j'ai compris pourquoi on apprend le français à l'école". Un autre: "C'est la première fois que je me rends compte que, quelle que soit la partie du Canada d'où vous venez, vous êtes semblables à bien des égards... après avoir rencontré tant de gens, le Canada n'est plus seulement une question de géographie, c'est une question de démographie". De toutes les provinces, on a déploré le fait que tous les délégués n'aient pu vivre dans un foyer francophone, ce qui leur aurait permis d'en apprendre bien davantage sur le Canada français. Un Mont-réalais disait: "Les jeunes qui ont été accueillis dans une famille de langue française semblent avoir profité de leur visite dix fois plus".

Certaines des familles francophones qui furent les hôtes ont signalé qu'elles ont à peine eu l'occasion de connaître leurs invités parce que, le plus souvent, les étudiants se rendaient à la conférence à 8h.30 le matin et rentraient tard le soir,

au moment du coucher. Deux des hôtes ont signalé que leurs invités auraient profité beaucoup plus de leur séjour s'ils avaient pu rester quelques jours après la fin de la conférence.

Bon nombre d'étudiants à travers le pays ont déclaré qu'ils avaient espéré rencontrer leurs homologues de langue française à Sherbrooke et ils ont été étonnés pour la plupart de l'absence de rapports entre les éléments français et anglais à Sherbrooke. "Ils ne se mêlent pas du tout" écrivait un délégué de l'Île du Prince-Edouard dans son questionnaire, et il formulait ainsi l'impression générale. Les réactions des invités ont permis aux membres du club *Hi-Y* de Sherbrooke de mieux comprendre leur propre ville, qu'ils avaient d'ailleurs commencé à connaître durant les préparatifs intenses de la conférence. Lorsqu'on leur a demandé s'ils seraient prêts à entreprendre un projet aussi ambitieux une autre année, certains ont dit qu'ils n'en étaient pas sûrs. D'autres ont répondu avec enthousiasme qu'ils "saisiraient l'occasion d'essayer une autre fois, mais dans un climat français."

Les nouvelles de la conférence se sont répandues à travers le pays grâce aux délégués qui en parlaient aux écoles et devant les clubs de services locaux. En Nouvelle-Ecosse et en Saskatchewan, les étudiants ont publié des articles dans le journal scolaire. A Dartmouth, en Nouvelle-Ecosse, les adolescents ont tenu, après leur retour, une réunion publique au YM-YWCA pour discuter du Canada français. La participation du groupe d'Ottawa a été soulignée dans une nouvelle d'un journal local. Ce groupe de cinq étudiants énergiques a mentionné la possibilité de convoquer une Conférence semblable à Ottawa en 1969; cette fois avec, dès le début, la participation des Canadiens de langue française. Voici comment un des délégués a fait part de ces projets à la famille qui l'avait accueilli à Sherbrooke: "Si 130 autres jeunes pouvaient profiter de la Conférence de Sherbrooke autant que moi, je crois que la paix et l'unité du Canada ne seraient plus, enfin, un rêve hors de notre portée".

"Are relationships between French and English-speaking Quebecers so bad that English Canadians go around in groups for self-protection? Is it true that English Canadians stay indoors after nine o'clock at night, unless they carry weapons?"

English-speaking high school students from Sherbrooke, Quebec, were astounded to hear such questions at a Hi-Y conference in Halifax in October, 1967. The picture bore so little resemblance to their life in the Eastern Townships that they went home determined to invite their misinformed fellow delegates to see for themselves.

Less than six months later, in April, 1968, more than 130 high school students, coming from all across Canada, arrived in Sherbrooke to participate in a five day "experience in biculturalism", to discuss the past and present state of Quebec society and debate conflicting views on the future of the province.

The Sherbrooke Hi-Y conference, an experience in biculturalism, opened on April 16.

By the end of the first day no visitor could have remained unaware of the constitutional debate being waged within Quebec. Two senior students from the University of Sherbrooke stirred up a considerable storm by presenting the Quebec nationalist and separatist positions. Jean-Réal Couture, who had to argue the nationalist case in English, provoked heated response and constant interruptions.

But the interruptions, the comments, were always made in English. Out-of-town participants were surprised to find their Sherbrooke hosts unable to challenge the nationalist and separatist speakers in French. Indeed, they found that Sherbrooke Hi-Y members lived, played and studied in an English-speaking environment, in a city with a population over 80 per cent French.

Visit to the world outside

In the early hours of the morning, on July 12, 1968, thirty-six Indians from three tribal groups in the Great Slave Lake area began making their various ways towards the tiny settlement of Enterprise, south-west of Hay River.

Some of them came by car. Some, from the northern district, came by scheduled bus. And others, from Fort Resolution in the south east, came by seaplane as far as Hay River, because heavy rain had made the unpaved road leading out of their community quite impassable.

In Enterprise a chartered bus waited to take them on a twelve-hundred mile journey to Saskatoon and a two-week visit to central Saskatchewan. The elder people of the group were going to stay as the guests of farming families and the teenagers were to attend a leadership training course at Saskatoon's Western Co-op College.

For almost every person boarding the bus, the journey south was their first venture into the world outside the vicinity of Great Slave Lake. In the only land they knew, trapping, hunting and fishing were the traditional occupations. The lack of topsoil made agriculture impossible. Now, at the invitation of the Saskatchewan Farmers' Union and Federated Co-operatives Ltd., they were going to visit the heart of Canada's wheat-farming country. Tired and over-excited, the passengers travelled in silence for a while and the atmosphere was strained. Not everyone was fluent in English. The Dogrib, Chipewyon and Slave groups aboard the bus each spoke a different language. But gradually the tension eased and, as people relaxed, they began to enjoy the sight of unfamiliar countryside flying past the windows.

For the first four hundred miles the going was rough, over unpaved roads made treacherous by recent heavy rain. At the end of the first day, the group stayed overnight at a motel in Valleyview, and on the second day arrived in Saskatoon, four hours behind schedule. It was dark when the bus pulled up outside Western Co-op College and a welcoming group came forward a little shyly to greet their guests. Among them, Mrs. Winnie Miller was the only person who had been to the Great Slave Lake area and shared in initial plans for the Indian visit.

About 18 months previously, Garld Malin, a co-operative and community development officer in the Great Slave Lake area, invited Mrs. Miller of Alan, and Elmer Laird of Davidson, both Saskatchewan Farmer's Union members, to spend a week in Rae, an isolated Northwest Territories community.

They found it a settlement of 500 Dogrib Indians in a barren land with expanses of stunted trees and bush, but no topsoil for cultivation. Life traditionally had revolved around nomadic occupations. Most people lived in shacks or tents, but new housing was planned later in the year under a federal program.

Mr. Laird and Mrs. Miller saw dog teams tethered near their owners' homes or driven past the windows of the Malins' house on the way out to hunt. They met

trappers and hunters, saw the handicraft centre with intricate beadwork done by residents of Rae, and visited the fishing plant, run as a co-operative under Garld Malin's supervision.

It was a different world from central Saskatchewan, a world in transition. The old pattern of living had been broken down by the establishment of a permanent community at Rae, with a hospital, police and government offices, stores, and – most significant – a public school which required regular attendance by its Indian pupils. The Indian women found they needed to live year-round in the community to keep their children in school, and the men disliked making long hunting expeditions alone without the accustomed help of their families. In any case, the money earned from hunting was insufficient to maintain a family in the settlement, where food and clothing came mainly from the store and new housing required monthly rental payments. More and more, the Indian men tended to stay home with their families in a community which could offer little wage employment.

A small but increasing number of Indian children were going on from their local public school to a residential high school in Yellowknife, which in turn could lead to vocational training or university in places far from home. Rae was only one of many settlements with the same problem.

Malin was keenly aware of the fear many Indian parents felt about their children's welfare in the outside world, and of the pressure often exerted to make them stay within the safe, familiar, but sadly limited world around Great Slave Lake.

The Saskatchewan Farmers' Union could do a tremendous service, Malin suggested, by introducing adult Indians to the broader Canadian society in which their children were being educated. By inviting Indian parents to visit Saskatchewan, the farmers could help bridge a distressing generation gap.

Mr. Laird and Mrs. Miller were struck by the possibility of such a visit and a project began to take shape. By the end of 1967 it was a two-part venture. The Saskatchewan Farmers' Union planned to bring 24 adults from the Great Slave Lake area to Central Saskatchewan farms.

Each farm family would accommodate two guests for two weeks. The cost of the visitors' chartered bus would be shared by Federated Co-operatives Limited, which planned to invite 20 students from the same area to attend a leadership training course. When the plans were complete, a grant from the Travel and Exchange Division of the Department of the Secretary of State was issued to cover part of the transportation costs.

In the afternoon, as the host families awaited their visitors' arrival at the Western Co-op College, Elmer Laird discussed arrangements to show the Indian visitors his own community of Davidson which boasts a water treatment plant, a park, a lagoon and skating and curling rinks. "These people from the north want to run their own affairs", he said, "and we are going to show them what a town of 1,100

people can achieve."

Mr. and Mrs. Harold Camber hoped the Indian couple coming to stay with them would be interested in all the activities of a mixed farm, where they grew wheat, oats and barley, and kept chickens, pigs, cattle and ponies. Mrs. Camber had a vegetable garden and did all her own canning and freezing. She hoped the young Indian woman might like to try her hand at these things.

Ellen McJanet had no direct answer to why her family was taking part in the project, saying only: "Sometimes you should do something for somebody when there's nothing in it for you."

And at last the visitors arrived. The welcoming group went forward to greet their guests as the Indians stepped off the bus, weary after the long journey.

First they were taken to supper in the college. There was some confusion as hosts sought guests, trying to match the name tags they had been given. In several instances they found that the original participants had been unable to come. Their places had been taken at the last moment by other people, whose names were unknown to the Saskatchewan organizers. In some cases, older couples had been replaced by younger single people. For others there was no replacement. Eventually these complications were settled and host and guest found one another. The students went to dormitories at the college and the adults were driven home to the farms in their hosts' cars.

"There must be something wrong", the worried farmer's wife told her husband in the middle of the night. "They looked so tired after that long trip but the lights have been on all night."

Next morning, the farmers learned the reason. The guests were not used to the darkness of the Saskatchewan summer nights and had not been able to sleep without leaving the light on.

Soon, hosts and guests found that many other things were unfamiliar too. Farm food seemed odd at first. Grain fed beef tasted all right but strange to people accustomed to hunting wild animals for their meat. And fresh milk was unknown to people from a land where there was no pasture to feed cows.

Fresh green vegetables were unfamiliar too and a disagreeable discovery to some Indians. The farmers, like Glenn Miller, were amazed to learn that all vegetables in the Great Slave Lake area come out of cans.

Then, it was a novelty to be told about the one grass plot in the Rae community. The resident Mountie had trucked in soil from many miles away to grow a small lawn for his wife. This particular family was of special interest to the people of Rae, because they imported five baby chicks one year in an unsuccessful attempt at keeping poultry.

Most of the visitors had never seen chickens, and found cows, pigs and horses new and surprising. In several cases, farm animals were the means of breaking down a seemingly impenetrable wall of reserve.

Two young men from the same area, on their first venture into the Rutherford farmyard, jumped back at the noise made by startled chickens. They were both attracted and appalled by the pigs and their peculiar smell. Determined to learn how to milk a cow, they did not attempt it for the first few days, but rode the farm ponies and tried their skill at shooting gophers.

The Rutherfords kept a fox and a coyote in cages near the house. The young visitors said the coyote was very like the wolves around Fort Resolution, and one told a story about being out hunting with his dog team in mid-winter, and losing control of his dogs after they scented wolf. The dogs took off, and he was forced to walk home several miles in forty below zero weather. Wolves, he explained, are not as dangerous as southern people believe. This story brought home to his listeners the difference between two ways of life.

Most of the Indian visitors were curious about farm machinery, and several quickly learned to lend a hand on the thresher and the bailer, drive a tractor, and help with the cultivating.

Two youths on the McJanet farm went off to a farm auction with their host, and returned in triumph with four chairs they purchased for a dollar. On another farm, a young married couple who had brought their eight-month old daughter with them soon felt at home in a family whose first baby was only two months old.

Not everybody settled in as quickly and easily. Some visitors who spoke little or no English depended on a friend or relative to act as interpreter. Several worried about the whereabouts of other people from their home community, and it soon became apparent that the Indians had no previous conception of the size of Saskatchewan farms and the distance between farmhouses. Many had imagined that they would be within sight of the houses where their friends were staying. The host families, aware of their guests' feeling of isolation, eased the strain by taking them to visit friends and relatives on neighboring farms. So the visitors were not kept separated long. Forty-eight hours after their arrival the group met at a wiener roast. After seeing each other all together again there was a general feeling of reassurance, and the first awkward stiffness of people in unfamiliar surroundings began to disappear.

Ed Lafferty from Fort Resolution seemed particularly at home that evening. At 48, he was the oldest person on the trip and the only one who spoke all three Indian languages, as well as English.

A hunter and trapper with an air of authority, Lafferty was struck by the fact that the Saskatchewan farming season began just after the trapping season ended, while the farmers' harvest coincided with the start of the next trapping season. "If any Indians became really interested in learning how to farm, it might be possible for them to travel south to work on farms in the summer months", Lafferty commented. He expressed a hope that

Le ^{nord} invité du sud



one or two of the younger men would be invited to return another year. Hosts and guests found there was a lot to learn on both sides, and an extra unexpected benefit for the host families. As Gerard Cool said after listening to an Indian's observations on the neighborhood: "You suddenly get to see yourself and your surroundings as an outsider sees you, and that's a very rare thing and useful". Can the North and South ever meet? It happened in Saskatchewan.



Ce n'est pas sans hésitation que le 12 juillet dernier, trente-six Indiens de la région du Grand Lac des Esclaves entreprirent un voyage de plus de douze cent milles depuis Enterprise jusqu'à Saskatoon. Un vague sentiment d'inquiétude de route difficile en autobus on arrive au Western Co-operative College de Saskatoon. Un vague sentiment d'inquiétude règne au sein du groupe des Indiens; la plupart d'entre eux n'ont jamais quitté la région du Grand Lac des Esclaves; ils parlent peu, ou pas du tout l'anglais. Mais leur agent de développement communautaire dans leur village de Rae, monsieur Garld Malin les a convaincus que l'aventure valait d'être tentée. Il y a dix-huit mois de cela, monsieur Malin originaire de Saskatchewan invita madame Winnie Miller et monsieur Elmer Laird, tous deux membres de la Saskatchewan Farmer's Union, à passer une semaine à Rae, petit hameau perdu dans les Territoires du Nord-Ouest. Madame Miller et monsieur Laird trouvèrent là-bas une civilisation différente de la nôtre, une civilisation en pleine transition partagée entre les coutumes des anciens et le besoin d'affranchissement des jeunes. Ainsi, jadis les familles entières suivaient le gibier; maintenant à Rae on a établi des bureaux gouvernementaux, institué

un service de police, on a construit des maisons, un hôpital, des magasins et une école où on exige une fréquentation scolaire assidue. Les familles ne peuvent donc plus suivre le père; par contre il faut payer loyer, il faut nourrir ces femmes, ces enfants et, les emplois capables de faire vivre une famille sont rares. Les parents savent bien que la vie nomade est une chose révolue, que leurs enfants doivent étudier pour se préparer à faire leur vie à l'extérieur de la réserve. Mais en même temps ils s'inquiètent de les voir quitter. Le fossé qui existe partout entre les générations est ici mille fois élargi par la transformation de leur mode de vie que notre civilisation leur à imposée.

Devant cet état de faits monsieur Malin, madame Miller et monsieur Laird conçoivent le projet d'inviter un groupe d'Indiens à passer quelque temps en Saskatchewan pour leur permettre de mieux comprendre l'univers que leurs enfants connaissent déjà par l'école et dans lequel ils feront leur vie. Ils convainquent "The Saskatchewan Farmers' Union and Federated Co-operatives Limited" de parrainer l'expédition et grâce à un octroi de la division "voyages-échanges" du Secrétariat d'Etat le voyage s'organise.

Vingt-quatre adultes allaient vivre sur des fermes dans des familles de cultivateurs; vingt jeunes Indiens suivraient un cours de formation de chefs au Western Co-op College de Saskatoon.

Madame Miller et monsieur Laird étaient là évidemment à l'accueil avec le groupe de fermiers qui avaient gracieusement accepté de recevoir chez eux les visiteurs. Après un bon souper au Collège le groupe se divisa et pour chacun la découverte commença.

Pour les Indiens tout était nouveau: la nourriture d'abord; ils n'avaient jamais bu de lait frais, ne connaissaient que les légumes en conserves, et les plats préparés avec soin et fierté par les hôtesse ne recevaient pas toujours, auprès des invités, l'accueil espéré.

Les animaux de la ferme les étonnaient et les amusaient et bien souvent devenaient le seul moyen de percer ce mur de réserve derrière lequel les Indiens se réfugiaient.

Les hommes furent fascinés par les imposantes machines aratoires que l'on trouve dans les grandes fermes de l'Ouest canadien. Qu'on se rappelle qu'à Rae il n'y a pas un pouce carré de terre arable. Certains d'entre eux apprirent à manier la moissonneuse, le tracteur. On nota que la période de semences débutait à la fin de la saison du piégeage et que la moisson coïncidait avec le début de la saison suivante. Il serait donc possible de voyager au sud pour trouver du travail dans des fermes l'été.

L'aventure ne fut pas facile mais ne fut certainement pas inutile. Et sans doute, qu'au coin du feu durant les longues soirées d'hiver, les voyageurs sont les conteurs favoris d'histoires étranges. Existera-t-il jamais un pont entre le Nord et le Sud du pays? Eux, sans doute, le savent mieux que nous.



Research: travel and exchange



You might have noticed the lack of the sometimes ponderous language of research in the accounts of travel and exchange experiences contained in this issue. There are two good reasons for this. First, the editors have attempted to bring to you these experiences just as they happened, with as much of the flavour and the immediacy of actions and reactions as can be transmitted through words and pictures. And secondly, **CAN-ADA 200** does not pretend to be a journal of and for research.

At the same time, no programme is worth its salt if those engaged in its operation are not curious about how well the programme is accomplishing its objectives, and especially so in the present case where public funds are involved. The initial research note is, therefore, a happy one, since as head of research I can report to you that officers of the Travel and Exchange Programme are demanding research information containing suggestions for the improvement of their projects.

A second research note has to do with the attitude towards the purposes of the research itself. Too often, when the term "evaluation" is used to describe the kind of research being carried out, we conjure up visions of "being checked up". Did we really do the things we said we did? Did we go to Silver Creek, or Beachy Cove? Did we practise on our instruments, or try to speak French or English or Cree? Did we really enjoy meeting those people from Alberta, Quebec, or Newfoundland? This is not at all the approach to research taken by those who direct the Travel and Exchange Programme. The research division is, on the contrary, being asked to investigate the experiences of participants so that the quality of these experiences can be constantly improved.

The objectives and goals are, therefore, positive ones. They provide us with a vision of the kind of future we would very much like to create. But the very statement of these objectives introduces the difficulties for both research and intelligent action and decisions. What, *precisely*

and *specifically*, are the notions involved in "understanding" other people, in "appreciating" other cultures and ways of speaking and doing things, in a "sense of community"? These questions go beyond the often superficial aspects of semantic quibbling, or as Pat Paulsen the American comedian calls them, the "picky-picky". These are some of the questions which researchers must ask, and, because they are exceedingly difficult questions to answer, the researchers themselves are often regarded as difficult and against action.

Unfortunately the difficulty goes far beyond the clarification and specification of objectives. The Honourable Gérard Pelletier, the Secretary of State, expressed the wish in Lethbridge recently "to see a network of exchanges set up across Canada in order to overcome the isolation that is the lot of many regions". The Minister went on to observe that, while Canada is a vast country, its size may constitute its strength.

Canada *is* a vast country, our population *is* distributed into various regions, we *are* isolated from each other in terms of close and persisting contacts, and we *are* different from each other in terms of our history, experiences, languages, problems, interests, and external pressures as well as opportunities. It falls to every Canadian to face these aspects and conditions as problems to be overcome, if for no other reason than our individual and informed self-interest. It falls to those engaged in research activities to assist everyone interested in developing solutions and improvements to our common condition. It is in this sense that the research component of the Travel and Exchange Programme performs the initial and sometimes difficult role of asking perplexing questions – of those developing the programmes and of those participating in them.

The complexities outlined here call for the utmost ingenuity in research design and in the analysis of information gained through such investigations. The variables are too numerous, the conditions too varied, so that the limitations of the more traditional techniques of social and psychological enquiry tend to act as restrictions in the realization of useful results leading to useful suggestions for improvement. Assuming that modern technology and communication methods are available which *can* place us in contact with each other, and that Travel and Exchange Programmes offer administrative and economic means whereby we can make such contacts possible, the basic question remains "How well are

these programmes accomplishing what they set out to do, and how can they be improved”?

For those who may be interested in the research aspects of Travel and Exchange Programmes, we have selected a few projects and studies, and listed them to indicate the range of the field of enquiry. In Canada, and to do with our Travel and Exchange Programme, there have been two major research projects. In 1966, the Citizenship Branch of the Secretary of State asked Dr. Fred Whitworth, the Director of the Canadian Council for Research in Education, to organize and carry out studies investigating the orientation aspects of the travel and exchange programmes. Specifically, Dr. Whitworth examined the methods of providing for the orientation of the young participants, the training of their escorts, and the programme in the 'host' community. Three experimental and three control groups were selected for the project. To indicate the range of questions dealt with in this study is to indicate once again the intriguing but complex nature of these programmes: What is the desirable length of orientation sessions? What are the best physical settings in which to carry them out? What are the most suitable dates? On what bases should escorts be selected? What arrangements should be made for language instruction, and is it necessary? Is it advisable to obtain "host" families, and if so what should be looked for in such arrangements? And these are only *some* of the specific aspects which need investigation.

In 1967, Dr. Rex A. Lucas, of the University of Toronto, and Dr. Leo A. Dorais, of the University of Montreal carried out an investigation of travel and exchange programmes which was a "sequel" to a study they had conducted the previous year. Broader in scope than Dr. Whitworth's study, the Lucas-Dorais design extended across the entire travel and exchange experience, investigating and reporting on the procedures followed in the pre-exchange phase; the characteristics of the participants, including attitudinal aspects; the orientation period; the elements of the trip; the activities in the host communities; and a post-attitudinal assessment of the participants. The personal interviews and open-ended questions on questionnaires provided the researchers with several clues as to how participants felt about their experience. These in turn became aspects for further investigation and experimentation for the Programme officers. Many participants found that the programme had been too short for them to get to know each other or the regions

they visited or lived in. The *sharing* of new experiences and reactions appeared to be very important, and seemed to account for more than the *differences* between participants and regions. The present writer shares with Dr. Lucas and Dr. Dorais their concern over the *duration* and *application* of "new views" expressed by the participants. This is not to doubt the sincerity of their expressed reactions, but to wonder for purposes of future research whether or not the behaviour of the participants over a more extended period of time actually bears out those initial reactions.

Further research, as the familiar saying goes, is indeed necessary, and this important area is demanding and fruitful. Through the Social Research section we are developing two studies which will be designed to bring a cumulative body of information to the service of those directing the Programme. We would be most interested and delighted if those engaged in research in this broad field would establish contact with us, share their insights and concerns, and discuss their particular approach or interest with us.

Selected References

- Cook, Stuart W. and Claire Sellitz. "Some factors which influence the attitudinal outcomes of personal contact". *International Social Science Bulletin* 7: 51-58, 1955.
- Goldsen, Rose K., Edward A. Suchman, and Robin M. Williams. "Factors associated with the development of cross-cultural social interaction". *Journal of Social Issues* 12: 26-32, 1956.
- Riegel, O. W. "Residual effects of exchange-of-persons." *Public Opinion Quarterly* 17: 319-327, 1953.
- Stinson, Arthur. "An examination of the use of travel and exchange programs for the development of "better understanding" between peoples of Canada". Working Paper prepared for the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism. July, 1966.
- Lucas, Rex and Leo Dorais. *Youth Travel Groups Study of 1967*. Report of a study carried out under contract with the Centennial Commission. November, 1967.
- UNESCO Youth Institute. *Attitude change in intergroup relations*. Report of a meeting of research investigators. Gaeting, Munich, January 2-6, 1962.
- Whitworth, Fred. *Report of a Pilot Project in Orientation for Youth Travel Units*. Citizenship Branch, Department of the Secretary of State, Government of Canada, 1967.

Recherches: voyages- échanges



En parcourant ce numéro, vous aurez sans doute remarqué l'absence de ce jargon pédantesque qui se glisse parfois dans les comptes rendus de plusieurs expériences de "voyages-échanges". Il y a deux bonnes raisons à cela. Premièrement, les rédacteurs ont cherché à vous présenter en toute simplicité ces expériences telles que vécues, en y mettant toute la saveur et la spontanéité qu'il est possible d'exprimer par des mots et des images. Deuxièmement, **CANADA 200** n'a pas la prétention d'être une revue consacrée uniquement à la recherche et destinée aux seuls chercheurs.

D'autre part, aucun programme n'est digne de ce nom si ses responsables n'ont pas la curiosité de savoir à quel point il atteint ses objectifs, notamment dans le cas qui nous occupe, puisque des fonds publics sont en cause. Notre première note de recherche tombe donc bien à point, puisqu'en ma qualité de responsable de la recherche je puis vous dire que le directeur du programme "voyages-échanges" et son personnel réclament des renseignements, des suggestions propres à améliorer leur programme. Une seconde note de recherche porte sur l'attitude manifestée à l'égard de la recherche en soi. Trop souvent, en utilisant le terme "évaluation" pour caractériser une recherche en cours, le groupe étudié a l'impression d'être en quelque sorte "passé au crible". "Avons-nous vraiment fait ce que nous avons dit avoir fait?" Nous sommes-nous rendus à Silver Creek ou à Beachy Cove?" "Avons-nous pratiqué nos instruments", ou "avons-nous essayé de parler français, anglais ou cri?" "Avons-nous vraiment eu plaisir à rencontrer ces gens de l'Alberta, du Québec ou de Terre-Neuve?" Ce n'est pas du tout l'attitude que manifestent à l'égard de la recherche les responsables du Programme "voyages-échanges". Au contraire, on demande à la division de la recherche d'étudier les expériences vécues par les participants, afin de pouvoir améliorer sans cesse la qualité de ces expériences. Nos objectifs et nos aspirations sont donc positifs. Ils nous offrent un aperçu de

l'avenir que nous aimerions pouvoir façonner. Mais l'énoncé même de ces objectifs pose des difficultés, tant du point de vue de la recherche que de celui de l'orientation de l'action. Qu'est-ce qu'on entend *précisément* et *expressément* par "comprendre" les autres, "participer" à d'autres cultures, d'autres façons de parler et d'agir, par "sens de la collectivité"? Ces questions dépassent les aspects souvent superficiels des querelles de sémantique, ou, comme on dit communément, les arguties subtiles des "coupeurs de cheveux en quatre". Ce sont là quelques exemples des questions difficiles que les chercheurs doivent se poser; et, comme il est épineux d'y répondre, les chercheurs eux-mêmes sont considérés comme des gens difficiles et réfractaires à toute initiative.

Malheureusement, la difficulté ne tient pas uniquement à la délimitation et à la précision des objectifs. L'honorable Gérard Pelletier, Secrétaire d'Etat, souhaitait récemment à Lethbridge "... voir se créer un réseau d'échanges sur toute l'étendue du Canada, afin de mettre fin à l'isolement qui est le lot de maintes régions". Le ministre ajoutait que, si le Canada est un vaste pays, sa grande étendue pourrait bien du même coup constituer sa force.

Le Canada est effectivement un vaste pays, notre population est effectivement disséminée dans diverses régions, nous sommes effectivement isolés les uns des autres, ce qui empêche les contacts étroits et continus, et nous sommes effectivement différents les uns des autres quant à l'histoire, à la langue qui nous ont façonnés; quant aux problèmes que nous avons à résoudre et aux intérêts qui nous occupent; et enfin quant aux pressions extérieures qui s'exercent sur nous, et aux chances d'avancement qui s'offrent à nous. Il incombe à chaque Canadien de considérer ces aspects et conditions comme autant de problèmes à résoudre, ne serait-ce que dans notre propre intérêt bien compris. Il incombe à ceux qui s'adonnent à des travaux de recherche d'aider quiconque s'intéresse à la mise au point de solutions et d'améliorations à notre condition commune. C'est dans cette optique que l'"élément" recherche du Programme de "voyages-échanges" joue son rôle initial et parfois difficile en posant des questions parfois embarrassantes à ceux qui mettent au point les programmes, comme à ceux qui y participent.

Les problèmes complexes que nous venons d'exposer exigent la plus grande ingéniosité dans la conception de la recherche et dans l'analyse des renseigne-

ments recueillis au cours des enquêtes que nous faisons. Les "variables" étant trop nombreuses et les conditions trop diverses, il s'ensuit que les techniques traditionnelles d'enquête sociale et psychologique sont limitées au point de tendre de plus en plus à restreindre les résultats utiles qui pourraient être de nature à suggérer des moyens valables d'amélioration. A supposer que des méthodes modernes de technologie et de communication soient disponibles pour nous permettre d'établir des contacts mutuels, et que les Programmes de "voyages-échanges" offrent des moyens administratifs et économiques qui soient de nature à rendre de tels contacts possibles, il reste à nous poser la question fondamentale suivante: "Jusqu'à quel point ces programmes atteignent-ils le but visé, et comment pouvons-nous les améliorer?" A ceux qui pourraient s'intéresser à l'aspect recherche des Programmes de "voyages-échanges", nous signalons ci-dessous certains projets et études choisis dans le but de montrer l'étendue du domaine d'enquête à explorer. Au Canada, dans le cadre de notre Programme "voyages-échanges", des chercheurs réputés ont entrepris deux grands projets de recherche. En 1966, la Direction de la citoyenneté du Secrétariat d'Etat a demandé à monsieur Fred Whitworth, Ph.D., Directeur du Conseil canadien de recherches en éducation, d'organiser et de mener à bien des études sur l'aspect orientation des programmes "voyages-échanges". Plus précisément, monsieur Whitworth a examiné les méthodes visant à assurer la préparation des jeunes participants, l'entraînement de leurs moniteurs et l'organisation du programme dans la localité d'accueil. Trois groupes d'expérimentation et de contrôle ont été choisis en vue de ce projet. Le seul fait d'indiquer la multiplicité des questions traitées dans cette étude suffit à mettre de nouveau en lumière le caractère stimulant mais complexe de ces programmes: Quelle est la durée souhaitable des séances d'orientation ou cours de préparation? Quelles sont les dates les plus appropriées? Quelles mesures devrait-on prendre pour l'enseignement des langues, et est-ce nécessaire? Est-il souhaitable d'obtenir le concours de familles d'accueil, et, dans le cas de l'affirmative, quelle sorte de mesures faut-il prendre? Ce ne sont là que *quelques-uns* des aspects bien précis qu'il faut étudier.

En 1966, et en 1967, monsieur Rex A. Lucas, Ph.D., de l'université de Toronto et monsieur Léo-A. Dorais, Ph.D., de l'Université de Montréal, ont fait une étude des programmes "voyages-échanges". De

plus grande envergure que l'étude de monsieur Whitworth, le projet Lucas-Dorais couvrait tout le champ d'expérience des programmes "voyages-échanges"; il examinait et commentait les procédures suivies à l'étape préalable aux échanges, les caractéristiques des participants, y compris leurs attitudes, la période d'orientation, les éléments du voyage, les activités dans la localité d'accueil, et enfin l'attitude des participants après l'échange. Les entrevues personnelles et les réponses aux questionnaires ont fourni aux chercheurs plusieurs indices quant à l'opinion des participants sur leur propre expérience. Ces indices ont permis, à leur tour, d'ouvrir aux responsables du Programme de nouveau champs de recherche et d'expérimentation. Nombre de participants ont trouvé que le programme avait été trop court pour leur permettre de se mieux connaître, ou de se familiariser avec les régions où ils avaient vécu ou qu'ils avaient visitées. L'échange d'impressions, de réactions face aux expériences vécues a semblé très important, et a paru également signifier beaucoup plus que les *différences* entre les participants d'une part, et les régions visitées d'autre part. Nous partageons ici la préoccupation de messieurs Lucas et Dorais quant à la *durée* et à l'*application* des "vues nouvelles" exprimées par les participants. Ce n'est pas que nous doutions de la sincérité des opinions exprimées, mais nous nous demandons, aux fins des recherches futures, si, oui ou non, le comportement des participants sur une plus longue période de temps corrobore effectivement ces premières impressions.

Comme on dit couramment, de nouvelles recherches sont à vrai dire nécessaires, et ce domaine important est à la fois astreignant et fructueux. Par l'entremise de la section des recherches sociales, nous sommes à mettre au point deux études qui auront pour objet de mettre à la disposition des directeurs du Programme un ensemble cumulatif de renseignements. Nous serions des plus intéressés et ravis si ceux qui poursuivent des recherches dans ce vaste domaine voulaient bien se mettre en rapport avec nous, pour partager leurs connaissances, leurs préoccupations; discuter de la façon particulière dont ils envisagent le problème ainsi que de l'aspect spécifique de cette recherche qui les intéresse.

Bibliographie sélective

Cook, Stuart W. et Claire Sellitz, "Some factors which influence the attitudinal outcomes of personal contact", dans *International Social Science Bulletin*, 7: 51-58, 1955.

Goldsen, Rose K., Edward A. Suchman et Robin M. Williams, "Factors associated with the development of cross-cultural social interaction", dans *Journal of Social Issues*, 12: 26-32, 1956.

Riegel, O. W., "Residual effects of exchange-of-persons", dans *Public Opinion Quarterly*, 17: 319-327, 1953.

Stinson, Arthur, "An examination of the use of travel and exchange programs for the development of better understanding between peoples of Canada", Document de travail préparé à l'intention de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, juillet 1966.

Lucas, Rex et Léo Dorais, *Youth Travel Groups Study of 1967*, Rapport d'une étude effectuée en vertu d'un contrat conclu avec la Commission du centenaire, novembre 1967.

UNESCO Youth Institute, *Attitude change in intergroup relations*, Compte rendu d'une réunion de spécialistes de la recherche, Gauting, Munich, 2-6 janvier 1962.

Whitworth, Fred, *Report of a Pilot Project in Orientation for Youth Travel Units*, Direction de la citoyenneté, Secrétariat d'Etat, Gouvernement du Canada, 1967.



Information about Social Affairs is too often too difficult for interested Canadians to find or obtain.

In company with the Canadian Association for Adult Education and other agencies, **CANADA 200** staff will prepare a guide for Canadians wanting and/or needing information to do with social and cultural issues, problems, events, processes, programmes and projects.

In the meantime, if you want information on such topics, we will endeavour to provide you with it, or suggest where it may be located.

Drop a card or letter to:
Social Research Information Centre,
Citizenship Branch,
Department of Secretary of State,
Ottawa, Canada

Note: For faster service, be as specific in your request as you can, it helps us to know what it is you want the information for. If you have a deadline beyond which the information will not be useful, please include this.



A l'intention de ceux qui s'intéressent aux questions sociales canadiennes, l'équipe de **CANADA 200**, de concert avec le "Canadian Association for Adult Education" et quelques agences, préparera sous peu un guide traitant des sujets d'ordre culturel et social, des processus de travail, des projets, des programmes, des événements importants survenus dans ces domaines.

Entretiens... Si vous avez besoin de renseignements, faites-nous parvenir une lettre ou une simple carte postale à:
Centre de recherche sociale

et de documentation,
Direction de la Citoyenneté canadienne,
Secrétariat d'Etat,
Ottawa, Canada

Nous nous efforcerons de vous fournir la documentation demandée, ou vous indiquerons où il vous sera possible de vous la procurer.

N.B.: Pour nous aider à mieux vous servir, S.V.P.

- soyez aussi précis que possible;
- indiquez-nous la raison pour laquelle vous demandez ces renseignements; ceci nous permet de préciser notre réponse;
- s'il y a une date limite après laquelle ces renseignements ne vous seront plus utiles. le mentionner.



Beachy Cove in sunshine ●●●●●

Girl Guides from across Canada chose a striking site for the first week of their touring camp of Newfoundland last July. Situated above rugged Beachy Cove, with Beachy Head Mountain towering in the background, the campsite looked out across Conception Bay to the sheer cliffs of Bell Island. The cluster of yellow Guide tents, only 12 miles from St. John's, could have been a hundred miles distant. The project was a direct descendent of the Heritage Camps conducted in Centennial year with the purpose of making Guides from every part of Canada better acquainted with their country. The 31 campers were all senior Guides, 14 to 18 years old, chosen by provincial committees. Newfoundland selected seven Guides, Ontario four, and every other province, plus the Northwest Territories, sent two. The girls chosen were highly qualified, each holding an all-round cord, or golden cord, and both in some cases. They intended to sleep under canvas at two points on their Newfoundland tour, and elsewhere to stay at campsites equipped with sleeping cabins, or as houseguests of Newfoundland Guides. They planned to visit the capital city of St. John's, see the fishing villages around Trinity Bay, travel through Terra Nova Park to Gander International Airport, and go on to Grand Falls in north-central Newfoundland to inspect the papermaking and mining industries there. The final leg of the journey would take them from Grand Falls to Corner Brook, on the west coast, to see the second city of the province.

... and in Newfoundland Mist

The camp opened on July 3, with a week under canvas at Beachy Cove, and while the first two days were fine and sunny, the weekend weather changed unpredictably. The initial excitement generated by meeting so many new people in such beautiful surroundings was dampened by the settling-in of a "Newfoundland mist", known elsewhere as pouring rain, accompanied by strong winds and a mean temperature of 45 degrees.

Ever resourceful in adversity, the Guides held their first campfire indoors in the small lodge which served as staff daytime quarters, and sang songs, presented skits and toasted marshmallows around a small wood stove.



They returned shivering to their tents in the chilly night air and slept huddled together for warmth, one enterprising patrol warming their feet on a large stone pre-heated over charcoal.

When they arose the next morning, they found that their camping skills and humour were put to the test. Breakfast had to be cooked over charcoal stoves, difficult to light in the wind and the rain, and the food had to be eaten outdoors in the dubious shelter provided by an open tent. Pumping water from the well and heating it over a stove had been quite entertaining occupations in fine weather, but took on a different complexion in the cold and wet of Beachy Cove. Bundled into sweaters, rubber raincoats and gumboots, girls who had hoped to go swimming, climbing or exploring were kept busy tightening guy ropes against gusting winds and digging trenches to prevent the tents being waterlogged. They congregated in their tents according to their patrol—Aviatrix, Tree Farmerettes, Fisherfolk and Pioneer Colonists—and they were cold, cramped and grubby, frustrated by the nearby but unavailable attractions of St. John's. After four days on the campsite, many of the girls were longing for action. Some western Guides nostalgically described the various campsites they knew in their part of the world, with large lodges, running water and raised tent platforms. But eastern Canadians, unused to such luxuries, took a more philosophical approach to the inclement weather. Margaret Fitch, from New Brunswick, said: "We all have a love of camping, and that's what we're here for, and that's all that matters".

She found some support among Ontario and Quebec campers while others were not at all sure about that love.

The bad weather and cramped quarters provoked complaints, but also encouraged lengthy conversations. Guides teased each other about their regional pronunciation, singling out the prairie girls and the Newfoundlanders.

The Quebec Guides were the focus of special interest, because of the way events in their province consistently made the newspaper headlines. There was disappointment over the absence of any French-Canadian representatives, despite an early invitation.

A different kind of disappointment was voiced about the two girls from the Northwest Territories. Everybody, mainlanders and Newfoundlanders alike, had pictured them as exotic creatures, dressed in fur. When the northern representatives protested that their homes and schools were similar to other people's, and that the northern weather sometimes resembled Newfoundland's, disillusionment was complete.

All of the Guides had been excited by the chance to visit Newfoundland. Some girls, like Lucinda Allison, from Alberta, and Linda Wright, from Ontario, had hoped for years to make the journey. Pat Spence from Yellowknife applied for the Newfoundland camp because she knew she would get to see a great deal of Can-

ada on the long train journey to the east coast. The British Columbia Guides arranged things so that they spent a day in Toronto and another in Montreal on their six and a half day travel to Newfoundland.

Apart from the Ottawa Guides, who flew to St. John's, everybody else took the train on the first stage of their journey. But unfortunately their journeys were not co-ordinated and planned to allow individual Guides to catch the same train at different points and travel on together in a group. As a result, the British Columbia girls got as far as Truro, Nova Scotia, before meeting any other campers. The Alberta and Manitoba Guides met on the train and travelled together, while the Northwest Territories, Saskatchewan and Quebec Guides met by a fortunate accident at the Montreal station and joined forces for the next stage of their journey. The campers all met at last on the overnight ferry from North Sydney, Nova Scotia, to Port-aux-Basques on the southwest tip of Newfoundland. The Guides had mixed memories of their voyage, because there were insufficient cabins to accommodate the whole group, and about half the party sat up all night. They boarded the famous "Bullet" next morning for the train trip across the island to St. John's. Among their visual memories:

— the flat and barren land they passed over at one time, with soil that "looked like gravel"

— frame farm houses with painted fences and horses and cattle wandering freely around, gazing right at the doorsteps

— fresh paint on the well-kept village churches

— people hurrying down to the railway tracks, running along beside the train to wave at the passengers, the women carrying parcels, or baskets of laundry, or even occasionally some fish.

None of the Guides had come with a clear picture of what to expect in Newfoundland. While they knew vaguely that St. John's was an old city, they were surprised by the steep, narrow streets lined with terraced wooden houses painted dark green and brown, yellow and white. Bonnie Thomson from the Northwest Territories exclaimed in astonishment: "Why! In Yellowknife, we have sidewalks as wide as whole streets in St. John's".

Recent building projects caught their attention, because they had not expected to see any modern architecture and they were taken aback when they visited the modern enclosed shopping centre of Avalon Mall.

But, while the modern world is making inroads in the island, the sense of an older way of life persists. Jane Pettie, who had grown up in Toronto, was keenly aware of the different tempo of life in Newfoundland. On historic Signal Hill, where Guglielmo Marconi received the first wireless signal across the Atlantic in December, 1901, she talked to a Newfoundland Guide. As the two of them looked through storm clouds and shifting

fog at old St. John's, the Toronto girl commented: "In Ontario people grow up much faster. You stay young longer here and have more fun..."

Bain de soleil et de pluie

Si l'entempérie entraîne le désenchantement, elle est parfois un excellent moyen de rapprochement car elle fournit à ceux qu'elle 'incarcère' au logis l'occasion de se mieux connaître. Ce fut l'expérience mi-triste, mi-heureuse des trente-et-une Guides du Canada réunies en camping à Beachy Cove, Terre-Neuve, au mois de juillet 1968.

Ces visiteuses de langue anglaise, âgées de 14 à 18 ans, représentaient les dix provinces canadiennes et les Territoires du Nord-Ouest. Le programme qui avait soulevé leur enthousiasme prévoyait la visite de St-Jean et de quelques villages de pêcheurs de la baie Trinity, une excursion dans le parc Terra-Nova jusqu'à l'aéroport de Gander et une visite aux centres miniers et aux usines de pâtes et papiers de Grand Falls et de Corner Brook.

Mais la froide grisaille terre-neuvienne, accompagnée de pluies torrentielles modifia leur itinéraire. Dame nature les obligea à travailler constamment d'arrache-pieds pour empêcher le vent de rafler les tentes ou la pluie de tout inonder. Au lieu de se balader en maillots de bain, elles ont dû s'emmitoufler de gros gilets et d'imperméables, chausser des bottes de caoutchouc, s'armer de pelles pour creuser des rigoles et resserrer les cordages qui fixaient les abris. C'était toute une corvée d'attiser le feu du petit réchaud extérieur afin de cuire les repas. Néanmoins, elles purent toutefois visiter *St-Jean*. Evidemment, elles ont toutes été emballées par le charme particulier des vieilles rues du port: étroites et abruptes, bordées de maisons de bois datant de plus de trois siècles et de trottoirs en escaliers. Par contre la partie moderne de la ville causa d'agréables surprises: l'université Memorial, l'édifice Confédération de l'assemblée législative, le mail Avalon et l'architecture audacieuse de certains édifices. Signal Hill et le port de mer même ont ravivé des notions d'histoire.

En outre, les Guides venant de l'Ouest et des provinces centrales, comme des Territoires du Nord-Ouest, ont vivement apprécié le voyage par train à travers le Canada. A Terre-Neuve, elles ont été à même de constater l'accueil spontané des gens qui sortaient de leurs demeures pour saluer les voyageurs au passage du train. C'est une tradition des temps révolus partout ailleurs qu'à Terre-Neuve.

"A Terre-Neuve, la vie semble s'écouler plus lentement qu'ailleurs, on semble rester jeune plus longtemps" a souligné une Guide de Toronto.



*** Mademoiselle * voulez-vous danser * **

Du dix au quinze août dernier le petit village français de Montréal en Haute-Garonne près des Pyrénées, fut assailli par de jeunes danseurs venus de toutes les parties du monde partager les joies de leur art populaire, l'exubérance de leurs vingt ans et la spontanéité de leur amitié.

Depuis onze ans Montréal organise le *Festival international de l'amitié* mais pour la première fois l'Amérique y est représentée et par nul autre que le Canada.

En réponse à l'invitation de Monsieur le Maire de Montréal, le ministère des Affaires extérieures du Canada confia au Conseil canadien des arts populaires le soin d'organiser la participation canadienne. Deux groupes de danseurs amateurs furent choisis. Les Danseurs du St-Laurent de Montréal et les Gyvataras de Hamilton. La Fédération des Loisirs-Danse du Québec travailla d'arrache-pied pour structurer le spectacle tant sur le plan technique que matériel et grâce à une généreuse subvention du Secrétariat d'Etat, division des "voyages-échanges" on réussit à boucler le budget et ce rêve merveilleux devint réalité.

Dans une région touristique peuplée soudainement à cette époque de l'année de milliers de Français en vacances, pendant cinq jours, les représentants d'une douzaine de pays invités circulent en costumes nationaux sur la Place du Marché, la Place de la Mairie et sur les terrasses des nombreux cafés; la ville devient un immense feu d'artifice: spectacles, fêtes populaires, défilés, danses dans les rues et sérénades jusqu'aux petites heures du matin.

La délégation du Canada excite la curiosité de l'Européen. Les Danseurs du St-Laurent portaient alternativement des costumes français et canadiens de l'île d'Orléans et à quelques reprises le costume des Indiens de la région du Lac St-Jean. D'autre part, le groupe Gyvataras apportait à l'Europe le visage d'un Canada à cultures multiples. Tout en étant d'expression anglaise, il représentait le peuple lithuanien du Canada et, ses costumes magnifiques, les grandes tresses blondes de ses charmantes danseuses ne faisaient qu'accentuer poétiquement leur origine nordique.

Le consul du Canada à Bordeaux, monsieur Seaborn, l'invité d'honneur à quelques-unes des manifestations officielles, constata avec fierté la qualité de la présence canadienne à ce festival de l'amitié en terre française.

Nos jeunes Canadiens se découvrirent entre eux et une merveilleuse solidarité s'établit au sein du groupe. Chacun des deux éléments du groupe canadien assumait la responsabilité d'une partie du spectacle et pour clore la représentation, les deux groupes se fondaient en scène pour étaler dans une ronde commune leur joie d'être Canadiens. Aux accords d'une musique d'origine irlandaise ils exécutaient un quadrille qui porte différents noms selon les diverses régions du Québec: Bastringue, Breakdown, Set rustique ou les Confitures. Les costumes du Canada français et ceux des Lithuaniens se mêlaient dans une harmonie éblouissante de couleur et de rythme.

De l'aveu même des jeunes de Montréal, c'était la première fois depuis les débuts du festival qu'ils fraternisaient à ce point avec un groupe folklorique de l'étranger. De tous les participants, les Canadiens avaient le mieux compris le message de ce festival: *amitié internationale et espoir!*

Summer was at its height in Montréal in Haute-Garonne, France, close to the Pyrenees. The population of the town itself (normally 3,000) and the surrounding region had been expanded by an influx of thousands of French tourists.

Suddenly there was another veritable invasion which included 40 Canadian folk-dancers. For five days during the *Festival international de l'amitié* last August 10-15, representatives from a dozen invited countries circulated in national dress about the Place du Marché, the Place de la Mairie and the sidewalks of the many cafés. The town took on the glitter of an immense fireworks display and the whole population became involved in parades, pageants, dancing in the streets and serenades until the early

morning hours.

For the first time in the festival's 11 years, North America was represented, and by Canadians. Following an invitation from the mayor of Montréal to Canada's Department of External Affairs, the Canadian Folk Arts Council had recommended the participation of two amateur groups, Les Danseurs du St-Laurent from Montréal and the Gyvataras group from Hamilton.

Their trip was made possible by the efforts of the Fédération des Loisirs-Danse du Québec and a grant from the Travel and Exchange Division of the Department of the Secretary of State.

Both French and English speaking, the Canadian dancers aroused the curiosity of the Europeans. The Danseurs du St-Laurent alternated French with Canadian dress, from Ile d'Orléans and sometimes in the style of the Indians from the area of Lac St-Jean.

The Gyvataras group, though English-speaking, brought to Europe an image of Canada as a land of many cultures. They represented the people of Lithuanian background with their magnificent costumes, and their dancers with long blonde hair highlighted in a poetic way their Nordic origin.

Each of the groups presented one part of the show with the support of the other. For their last act the two groups danced together to express their joy at being Canadian. To an Irish tune, in French Canadian and Lithuanian costumes, they performed a dance known in different regions of Quebec as the Bastringue, Breakdown, Set rustique or les Confitures. When the festival was over and all other groups had gone, the only ones left in Montréal were the Canadians, who stayed two days longer with the local folk group, Les Troubadours du Mont-Royal. Together they visited picturesque sites in the region and sang in the square and sidewalk cafés late into the night.

The young people of Montréal said that it was the first time in the festival's history that they had been able to fraternize to such an extent with a foreign folk group. And it was the Canadians, they said, who had best understood the message of the festival: *international friendship and hope!*

Guidelines: travel and exchange

Lignes directrices: voyages-échanges

To Enhance Canadian Unity and Identity

Under this program, the Department of the Secretary of State seeks to promote a better understanding of Canada and Canadians, to develop a sense of pride and belonging from coast to coast, and thus to enhance Canadian unity and identity. There is, too, an international dimension to the program, which supports projects that are designed to help Canadians better understand their place and role in the international community. The focus of the projects supported by this program is on *exchange* through travel. This implies the active participation and interaction of participants within the group if they are from different provinces, and of host and guests where one group visits another. The notion of "travel" implies the inter-provincial and international movement of persons, the most important consideration being the exposure to another environment or milieu.

The Services of the Travel and Exchange Division

The Department of the Secretary of State, through the Travel and Exchange Division of the Citizenship Branch, offers voluntary organizations the following services:

- consultation in the development of all aspects of travel and exchange projects;
- general information to make available program and administrative material and the results of research carried out in this field;
- the provision of grants to the sponsors of projects which meet the program requirements of the Division.

Applying for Grant Assistance: Some Highlights

1 Sponsoring organizations must be able

to assure competent management in the implementation of the project.

2 Grants may be made only for inter-provincial projects, e.g. where participants are from more than one province or in which groups from one province travel to another, or for travel abroad.

3 The participants and the organization itself must make a significant contribution toward the cost of the project.

4 Grants are made as a contribution toward travel costs.

5 The program component of the project must provide for:

a participant orientation;

b participants' involvement in the planning and execution of the project;

c significant person-to-person contact between participants within the group and/or between the hosts and guests;

d furthering the understanding and knowledge of participants through introducing them to the political, social, cultural and economic realities of the area visited, and to its people, communities and institutions;

e organized assessment by the participants, the planners and the sponsoring organization(s);

f post-travel activities that enable the participants to share their experiences with others.

Full details of the conditions for awarding grants and the procedure for making a formal application are available in a brochure form from the:

Travel and Exchange Division,
Department of the Secretary of State,
130 Slater Street,
Ottawa,
Telephone: 996-3554

There are two deadline periods for submissions. Projects proposed for the period April to August must be submitted by January 31st, while August 31st is the final date for projects planned for the period of October to April.

Affirmer l'identité canadienne et consolider l'unité du pays

Le Secrétariat d'Etat, dans le cadre de ce programme, cherche à créer au sein du pays un climat de compréhension entre les Canadiens, à développer chez eux un sentiment de fierté et d'appartenance à ce riche pays qu'est le Canada. Dans sa dimension internationale, le programme subventionne tout projet dont le but est d'aider les Canadiens à mieux saisir leur place et leur rôle au sein de la communauté internationale.

L'idée centrale des projets subventionnés par ce programme est l'échange rendu possible par le voyage. Ceci implique la participation et l'interaction des participants à l'intérieur du même groupe, s'ils viennent de diverses provinces; des hôtes et de leurs invités quand il s'agit d'un groupe qui en visite un autre.

Dans le contexte, le "Voyage" est d'abord et avant tout un déplacement de personnes sur le plan provincial ou international pour permettre un contact étroit avec un milieu et un environnement différents.

Services offerts par la division "voyages-échanges"

Le Secrétariat d'Etat, Direction de la Citoyenneté canadienne, par sa division "voyages-échanges", offre aux agences bénévoles les services suivants:

- un service de consultation pour tout ce qui a trait à l'élaboration de projets "voyages-échanges";
- un service général de documentation touchant tous les aspects de la planification et de l'administration de "voyages-échanges". Egalement la diffusion des recherches effectuées dans ce domaine;
- des subventions aux promoteurs de projets qui satisfont aux conditions de la Division.

Aide financière: quelques points importants

- 1 L'organisme parrain doit être en mesure d'assurer une gérance compétente tout au long de la réalisation du projet.
- 2 Les subventions ne sont distribuées que pour les voyages interprovinciaux: e.g., lorsque les participants viennent de plus d'une province ou lorsqu'un groupe voyage d'une province à une autre. Elles sont également disponibles pour les projets de voyages à l'étranger.
- 3 Les participants, de même que l'organisme, doivent contribuer substantiellement au coût du projet.
- 4 Les subventions sont une contribution aux frais de déplacement.
- 5 La "planification" d'un projet doit comprendre:
 - a la préparation et l'orientation des participants;
 - b la participation des candidats à l'élaboration et à l'exécution du projet;
 - c une liaison valable et personnelle entre les participants pourront faire bénéficier les hôtes et leurs invités;
 - d une préparation des participants sur les plans culturel, politique, social, économique, susceptible de favoriser une connaissance et une compréhension accrues de la région à visiter, de ses habitants, de ses institutions, de sa structure communautaire;
 - e une évaluation méthodique. effectuée

par les participants, les planificateurs et le/les organisme(s) promoteur(s);

f l'organisation de rencontres, post "voyages-échanges", au cours desquelles les participants pourront faire bénéficier d'autres jeunes de leurs expériences.

Tous les détails concernant l'octroi de subventions et les formalités d'inscription, sont publiés en format de brochure que l'on peut se procurer en s'adressant à: La Division "voyages-échanges", Secrétariat d'Etat, 130, rue Slater, Ottawa, Téléphone: 996-3554

N.B.: Deux dates limites sont prévues pour la soumission de tous projets. Tous les projets devant être réalisés des mois d'avril à août doivent nous parvenir avant le 31 janvier. Ceux de la période d'octobre à avril doivent être soumis avant le 31 août.

Le Programme du Jeune Voyageur sera porté de 140 groupes qu'il était en 1968 à 143 en 1969. Donc cet été plus de 3400 Canadiens participeront à cette aventure éducative.

Dans le cadre du programme des agences bénévoles, l'on prévoit que plus de 12,500 adolescents bénéficieront des "voyages-échanges".

L'on s'attend à ce que près de 900 personnes prennent part au programme international.



The Young Voyageur Program will be increased from 140 units 1968 to 143 units in 1969. Thus, this summer more than 3400 Canadians will take part in this educational adventure.

Under the program for voluntary agencies, the current forecast is that more than 12,500 young people will be involved in group travel.

In the international program, it is estimated that there will be around 900 participants.

This special issue of **CANADA 200** is a bilingual publication of the Department of Secretary of State, Citizenship Branch. It is a publication of information and opinion, the views expressed in the articles are not necessarily held by the Department of the Secretary of State. To obtain copies of this special issue of **CANADA 200**, please send your name and address to:
Social Research & Adult Education Services,
Department of the Secretary of State,
Citizenship Branch,
130 Slater Street, Ottawa

CANADA 200 was prepared and edited by the Social Research & Adult Education Services in cooperation with the Travel and Exchange Program Division. Issued under the authority of the Honourable Gérard Pelletier, Secretary of State. Crown Rights reserved.
The Queen's Printer, Ottawa, Canada
1969.

Cette édition spéciale de la revue **CANADA 200** est une publication bilingue de la Direction de la Citoyenneté, du Secrétariat d'Etat. La revue se veut un organe d'information et d'opinions et les vues exprimées dans les différents articles ne sont pas nécessairement celles du Secrétariat d'Etat.

Afin d'obtenir un exemplaire de ce numéro spécial de **CANADA 200**, veuillez envoyer vos noms et adresse à:
Service de recherche sociale et
d'Education des adultes,
Direction de la Citoyenneté,
Secrétariat d'Etat,
130, rue Slater, Ottawa 2, Ontario

La présente édition de la revue **CANADA 200** a été préparée et éditée par les Services de recherche sociale et d'Education des adultes, en collaboration avec la Division des programmes de "voyages-échanges". Publiée avec l'autorisation du Secrétaire d'Etat, l'Honorable Gérard Pelletier.

Droits de la couronne réservés.
L'imprimeur de la Reine, Ottawa, Canada
1969.

L'Imprimeur de la Reine The Queen's Printer
Ottawa, Canada Ottawa, Canada
1969 1969

Cat. No. 51-5169